



L'ILLUSTRATION

TOME XVII

ORNÉ DE 300 VIGNETTES

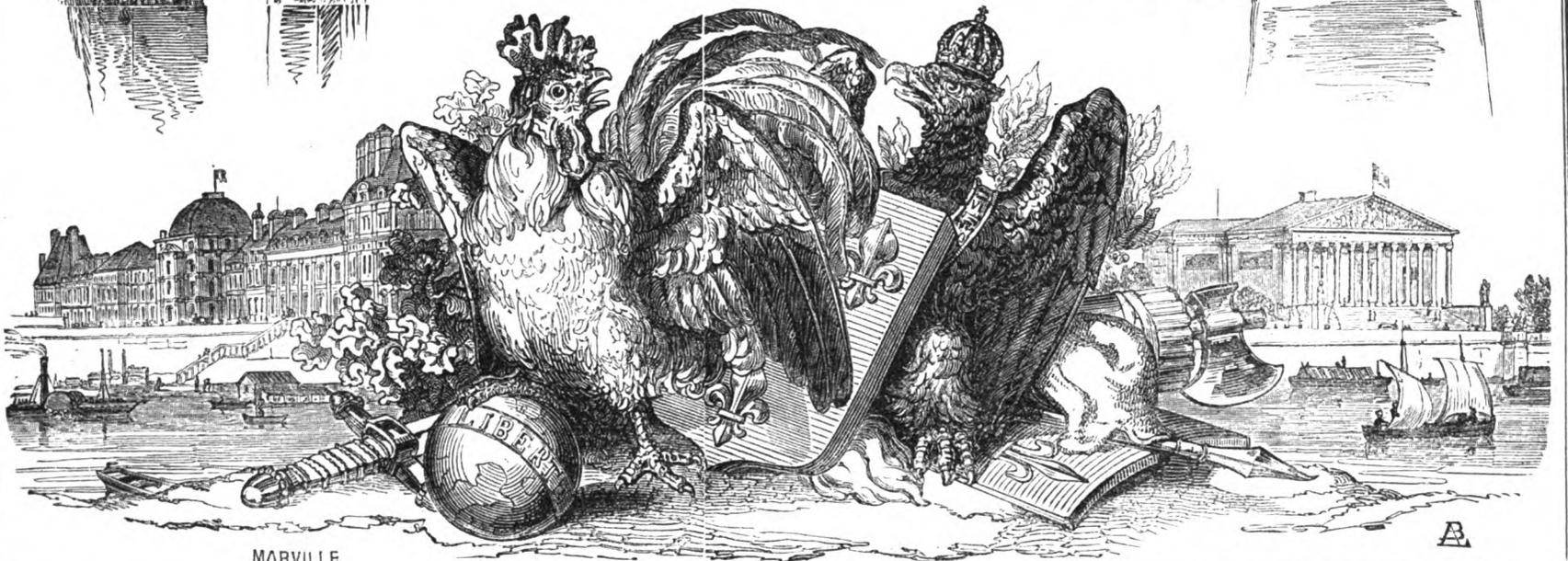
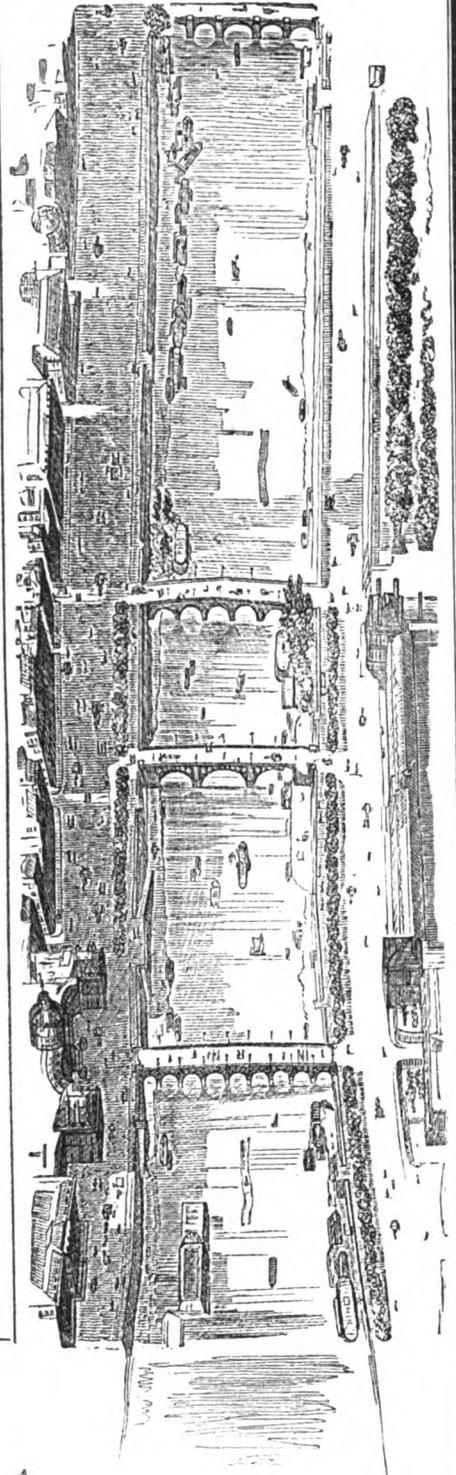
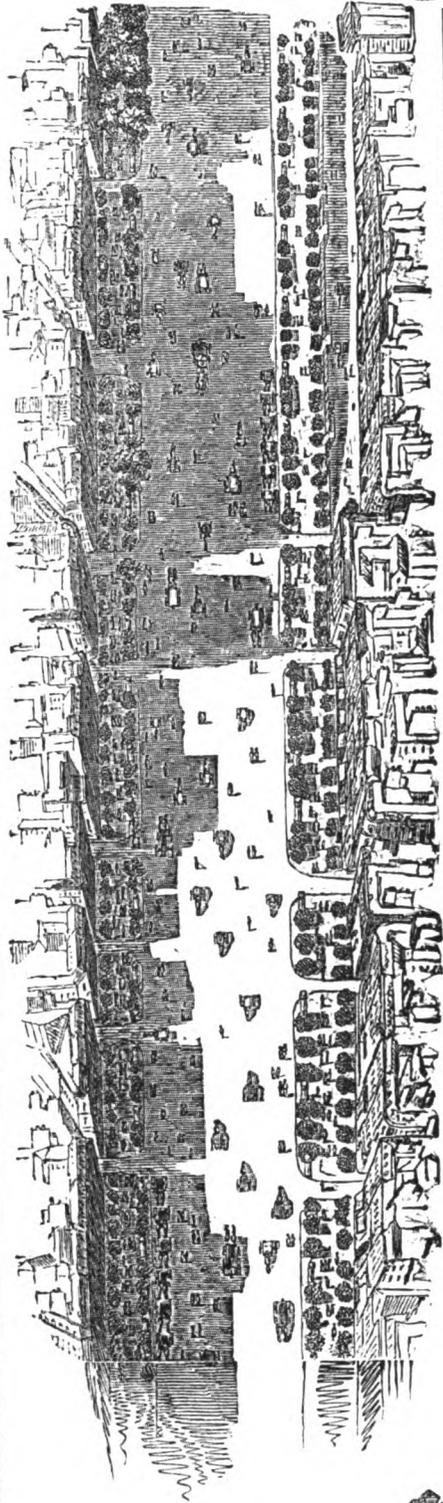
Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin

1851

PARIS

A. LE CHEVALIER ET C^{IE}, ÉDITEURS,

60, RUE RICHELIEU



MARVILLE

A

Galerie zoologique du Boulevard du Temple.



M. Charles, dompteur d'animaux, dans la cage du tigre royal.

KARL. — Non, Marguerite... elle ne m'aime pas.
MARGUERITE. — Ah! ça n'est pas bien, ça... Voyez-vous, il a l'air triste comme moi ce matin, quand j'ai vu que la grande poupée n'était pas là... Donnez-moi votre main... (A Karl.) et vous aussi, mon bon ami.

KARL et MARIANNE, l'embrassant tous deux. — Chère enfant!..
MARGUERITE. — Tiens, vous avez fait comme papa et maman; vous m'avez embrassée tous les deux à la fois... Tiens! il est tombé une grosse larme sur mon front... Mon bon ami, elle pleure; vous lui avez donc fait du chagrin, à la dame? Madame... eh bien! vous ne parlez plus?... Puisque c'est comme ça, je vais aller jouer avec ma fille. (Elle s'assied dans un coin avec sa poupée).

KARL. — Ce baiser involontaire donné sur le front de cette enfant... pardonnez-le moi, Marianne... Mais ce moment si court renfermait bien du bonheur. J'ai entrevu en un instant tout ce que l'existence peut donner de joie entre une femme aimée et un enfant, vivant souvenir de leur amour... Si vous aviez pu voir, Marianne, combien vous étiez plus belle avec cette petite dans les bras!... Vous n'étiez plus la jeune fille étourdie de tout à l'heure; votre front rayonnait d'un sentiment nouveau... et cette larme tombée sur le front de Marguerite semble indiquer...
MARIANNE. — Taisez-vous à votre tour; n'augmentez pas le trouble où je suis... J'ai eu tort de venir, je le sens; j'ai commis une grave inconvenance, et si vous osiez me parler d'amour, ce serait m'en punir.

KARL. — Voulez-vous que je donne le froid nom d'amitié à ce sentiment qui bouleverse, à ce culte que je vous ai voué pour la vie?
MARIANNE. — S'il en est ainsi, nous ne devons pas nous revoir.
KARL. — Ne pas nous revoir, Marianne, après une journée pareille?... Ah! je m'étais trompé en croyant que votre cœur battait à l'unisson du mien... (Il se cache la tête dans ses mains).

MARGUERITE. — La!... Voilà mon bon ami qui pleure, à présent... Si c'est vous qui lui faites de la peine, c'est bien vilain. Noël n'est pas gentil, mon Karl, de l'avoir donné une si méchante femme... Faire pleurer mon bon ami!... (A Karl.) Ne pleure pas, je t'en irai chercher une autre.
KARL. — Je n'en veux pas d'autre, Marguerite.
MARGUERITE. — Mais, mon bon ami, si vous pleurez toujours, ça vous fera mourir... Vous vous êtes donc disputés? Ah! le bon Dieu ne veut pas ça.

MARIANNE. — Dieu... Écoutez, Karl : le livre que vous m'avez donné, et que votre mère consultait dans les circonstances difficiles, je veux l'avoir, et ce qu'il me dira...
KARL. — Prenez garde, Marianne.
MARIANNE. — Le sort en est jeté. (A Marguerite.) Sais-tu lire?
MARGUERITE. — Oui, madame, et ma fille aussi... Vous allez voir.

KARL. — Marianne, ce n'est qu'un enfantillage, et pourtant mon cœur bat. (A Marguerite.) Ouvrez au hasard.
MARGUERITE. — Qu'est-ce que c'est que cela, le hasard, mon bon ami?
MARIANNE. — Ce n'est rien, Marguerite; ton ami s'est trompé; il n'y a pas de hasard, il n'y a qu'un Dieu, et tu es un petit ange... Ouvrez le livre où tu voudras, et lis.

MARGUERITE. — Oh! là où il y a ce beau sinet rouge. Ce n'est pas moi qui vais lire, c'est la poupée... « La femme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son mari. » A-t-elle bien lu, la poupée?
KARL. — Ah! si bien, que, s'il le faut, je brûlerai tous les livres pour garder celui-là... Ah! Marianne!

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

MADAME RIMBLLOT, MARIANNE, KARL.

MADAME RIMBLLOT. — Ah! mademoiselle, mademoiselle, je vous ai fait bien attendre, n'est-ce pas?... Mais c'est un événement... je ne me sens pas de joie...
KARL. — Vous allez vous marier?
MADAME RIMBLLOT. — J'ai retrouvé mon mari.

KARL. — Lequel?
MADAME RIMBLLOT. — Le dernier... le deuxième... non, c'est à dire le troisième; je ne sais plus ce que je dis; je suis si heureuse et si essouffée... Figurez-vous que j'allais à la recherche d'un voiturier, lorsque je reçois un grand coup de coude qui me fait tomber à la renverse... et savez-vous qui est-ce qui me l'avait donné?... C'était mon mari!... J'en ai encore un noir... mais je ne le regrette pas... Il ne me reconnaissait pas d'abord... mais moi, je l'ai reconnu, et quand je lui ai dit qui j'étais; quand je lui ai appris que j'étais gouvernante au château, et que je lui ai parlé de la rente viagère que mademoiselle doit me faire... il m'a embrassée en me disant : Ma chère femme, nous ne nous quitterons plus jamais.

KARL. — La rente viagère... je la double, ma chère madame Rimblot.

MADAME RIMBLLOT. — Comment donc cela?
KARL. — Nous sommes de votre bord; nous nous marions, n'est-ce pas, Marianne?

MADAME RIMBLLOT. — Ah! je savais bien que tôt ou tard je convertirais mademoiselle.

KARL. — Aussi nous allons partir tous trois pour le château, et faire amende honorable auprès de mon frère.

MADAME RIMBLLOT. — Mon mari est en bas, il viendra avec nous... Vous verrez, mademoiselle, que c'est un bel homme... Mais voyez un peu ce que c'est que le hasard...
MARGUERITE. — Il n'y a pas de hasard... c'est la dame qui l'a dit.

KARL. — Marguerite, je t'emmène aussi, toi et ta poupée qui lit si bien... N'est-ce pas, Marianne?
MARIANNE, lui tendant la main. — La femme doit être soumise à son mari... Ah! Karl, qui nous aurait dit cela ce matin?

MADAME RIMBLLOT. — Cela prouve la vérité de ce proverbe français : Il ne faut pas dire :
Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

CAROLINE BERTON, née SAMSON.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^{ie}, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLON FRÈRES,
36, rue de Vaugirard, à Paris.

Depuis quelques semaines s'est élevée, vis-à-vis de la rue des Filles du Calvaire, une assez vaste construction en planches qui développe sur le boulevard du Temple une longue façade décorée dans le style mauresque; cette construction, qui ne s'est point annoncée d'une manière bruyante, et dont la destination n'est indiquée que par cette inscription : « Grande Galerie zoologique », en partie dissimulée sous les arabesques de la décoration, renferme cependant une collection d'animaux vivants remarquable par la quantité, le choix et la nature des espèces qui la composent. Indépendamment, en effet, de lamas du Pérou, d'antilopes des Indes, de cerfs de Virginie, d'axis, de coatis et d'une nombreuse famille de quadrumanes et d'oiseaux, on ne compte dans cette ménagerie pas moins de trois éléphants, huit lions mâles et femelles, deux pumas ou lions du Paraguay, un tigre royal du Bengale, plusieurs jaguars du Brésil, un léopard de Bornéo, sept hyènes rayées, des loups du Caucase, un serpent boa, et enfin un rhinocéros de Sumatra, mesurant deux mètres de hauteur et du poids de plus de 3,000 kilogrammes.

Cette importante collection a été rassemblée à grands frais par les soins de M. Huguet de Massilia, capitaine au long cours, dont le nom, connu de tous les naturalistes, et se rattachant d'ailleurs à l'introduction des animaux sauvages dans les représentations théâtrales, n'a pu être encore oublié des nombreux spectateurs qui ont applaudi, au Cirque-Olympique, dans une pièce intitulée les *Éléphants de la Pagode*, la surprenante sagacité déployée par *Miss Djek*, éléphant femelle, élève de M. Huguet de Massilia.

Cette fois encore M. Huguet de Massilia a voulu joindre à sa nouvelle exhibition un attrait scénique en s'adjoignant, comme émule des *Martin*, des *Cartier* et des *Van-Amburg*, M. Charles, Français d'origine, qui est parvenu à dompter et à dresser si bien les plus terribles animaux de la Galerie zoologique, qu'il les soumet aux traitements et leur fait exécuter, tous les jours, à huit heures du soir, les exercices les plus opposés à la férocité de leur nature.

Ce n'est pas, comme le *Morok du Juif Errant*, recouvert d'une ample robe qui dissimule une cotte de mailles, et armé d'une baguette de fer rougie au feu, que M. Charles se met en contact direct avec chacun des animaux qui composent la galerie; c'est tout simplement, la tête nue, le corps revêtu d'une chemise de toile blanche, d'un gilet et d'un pantalon noir, et badinant avec une légère cravache, qu'il ose, fort de sa courageuse témérité, affronter successivement les farouches hôtes de sa sauvage collection.

Pénétrant tour à tour dans la cage où le tigre royal promène son pelage zébré, dans la loge où sont réunis les lions, et dans le compartiment qui renferme les hyènes, M. Charles flagelle impitoyablement de sa cravache ses fauves adversaires, jusqu'à

ce qu'ils exécutent, à sa parole et à son ordre, les exercices les plus variés; il les saisis, les précipite à terre, les traîne par la queue, se couche au milieu d'eux, écarte violemment; non sans leur arracher de sourds rugissements, les mâchoires formidables aux dents blanches et aiguës, auxquelles il ne craint pas de livrer ensuite sa tête tout entière, sollicitant parfois la voracité des animaux par l'appât d'une nourriture qu'il leur offre et leur arrache alternativement, sans que cette tentation répétée entraîne jamais un mouvement de révolte.

Tout ce travail s'opère avec une confiance et une simplicité telle, qu'elle ne permet pas au spectateur de concevoir l'apparence même d'une crainte pour celui qui, cependant, joue si hardiment sa vie devant lui.

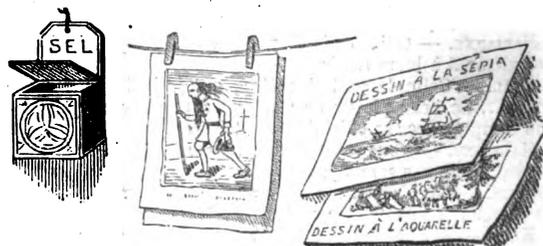
Après les émotions de ce drame vient la petite pièce, le dîner de l'éléphant, servi par un malin domestique de la famille des singes, qui, à l'instar des bimanés, ses confrères en servitude, ne se fait pas faute, pendant le trajet de l'office à la table du maître, de prélever adroitement sa dime sur le menu qu'il est chargé de transporter.

C'est à la suite de ce repas civilisé que la nourriture ordinaire délivrée aux carnassiers permet aux lions, aux tigres, aux jaguars, hyènes et loups de la ménagerie, de développer toutes leurs beautés sauvages en réveillant les instincts féroces un instant comprimés sous l'influence de la puissante autorité de l'homme, qu'on ne peut nier, après un pareil spectacle, avoir été créé pour être le dominateur de tous les animaux.

GABRIEL FALAMPIN.

Rébus.

LES JOURS LES JOURS

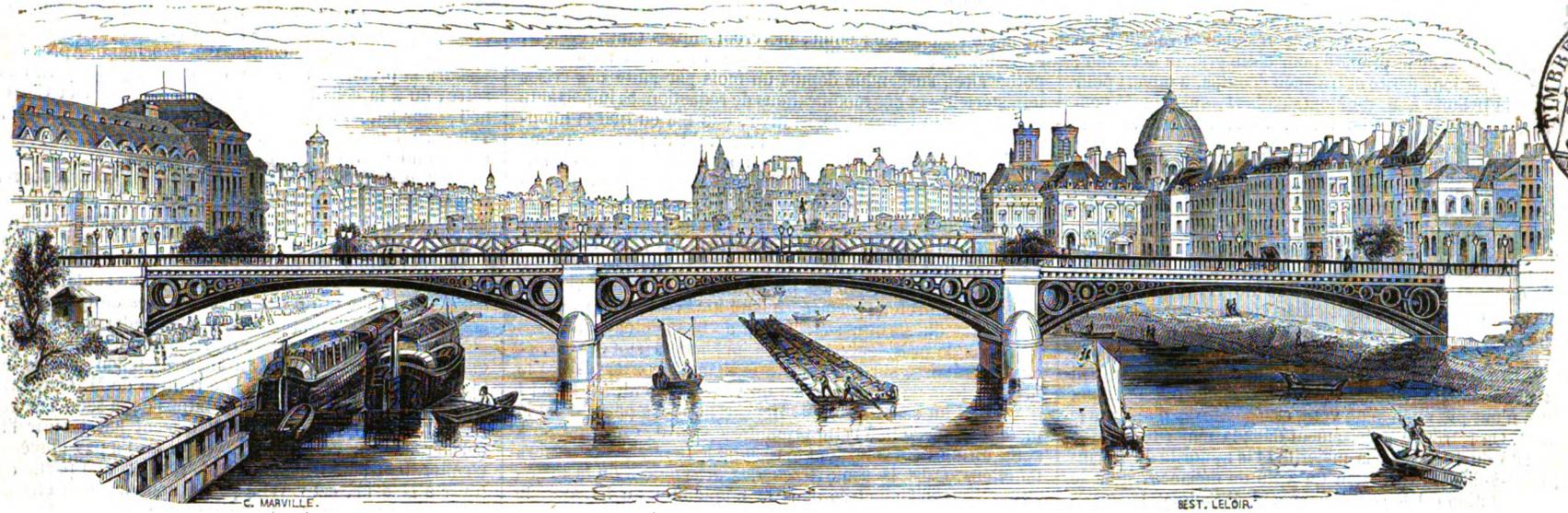


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Tôt ou tard la vertu reçoit sa récompense.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

15 FÉVRIER 1851



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N., 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N° 416. — Vol. XVII. — Du Vendredi 14 au Vendredi 21 février 1851.
 Bureaux : rue Michellieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Chronique musicale. — Courrier de Paris — Curiosités de l'Angleterre, Collège de Dulwich. — A propos de l'exposition universelle, Appel à la probité de la nation. — Salon de 1850 (5^e article). — Exposition universelle des beaux-arts. — Scènes de mœurs arabes. — Revue agricole. — Marine, des gouvernails de fortune. — Au voleur ! par George Cruikshank. — Souvenirs de lord Holland. — Correspondance. — Un tableau d'Horace Vernet, expédition romaine. — Mœurs parisiennes.

Gravures. Cortège de la reine d'Angleterre le jour de l'ouverture du parlement. — Souvenirs militaires par Jules Renard, six gravures. — Entrée de la galerie de tableaux de Dulwich; Dulwich collège. — Charles IX et Ambroise Paré, tableau de Hamman; Halte de chasse, tableau de T. Johannot; Effet du matin, tableau de mademoiselle Rosa Bonheur; Le Départ des enrôlés volontaires, tableau de Vinchon. — Gouvernail de fortune; Disposition du système Quoniam. — Au voleur ! 10 dessins explicatifs. — Tableau d'Horace Vernet. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Nous recevions, la semaine dernière, à peine à temps pour l'annoncer dans notre dernier numéro, la séance d'ouverture du parlement d'Angleterre. Nous n'avons cependant rien à ajouter touchant la suite de cet événement, suite consacrée jusqu'ici à une seule question dont les préliminaires se discutent encore dans les deux chambres du parlement : la



La Reine d'Angleterre sortant du Palais de Buckingham pour l'ouverture de la session du Parlement.